

LES ENFANTS A L'ECOLE

Pendant que les pères seront aux remparts et les mères aux ambulances, il faut que les enfants soient à l'école...

Mais Lyon courant le risque d'un siège, éloignons nos enfants de Lyon, envoyons-les à l'école vers le Midi de la France...

Pour l'installation de ces écoles, pour les frais de voyage, il faut de l'argent...

Les établissements cléricaux, tels que ceux des Ignorantins, n'ont-ils pas été exclusivement fondés pour l'enseignement des enfants?

Or, l'enseignement laïque est désormais seul autorisé à Lyon...

Donc, battons monnaie avec les établissements des Ignorantins et autres...

C'est notre droit et notre devoir.

LES LAMENTATIONS DU MONT-CINDRE

Samedi dernier, je suis allé visiter le Mont-Cindre...

J'ai suivi une assez belle route qui, contournant la montagne, se dirige d'abord vers le Mont-Thoux, revient vers de petites carrières jaunâtres, s'écarte encore, puis se rapproche définitivement pour vous mener sur le sommet...

Devant moi marchaient deux chevaux qui traînaient lestement une voiture chargée de quatre énormes tonneaux de vins...

Nous sommes arrivés ensemble au plus haut de la montagne...

J'espérai y voir de formidables batteries et y entendre le bruit des artilleurs en exercices... Je n'y ai remarqué qu'une statue immobile de la Mère-Vierge et entendu que la plainte lamentable du Mont-Cindre :

« Malheur à moi ! gémissait-il... Des cartes stratégiques trouvées sur des cadavres prussiens me signalent comme le point capital de la défense de Lyon, et je prévois le jour fatal où je concourrai puissamment à sa destruction ! Voyez comme je domine cette grande cité et tous ses environs !... »

« Un obus, lancé de mon sommet, n'a que trois à quatre mille mètres à parcourir pour s'abattre sur le camp de Sathonay, les forts de Caluire et de la Duchère ou les ateliers de la Croix-Rousse, cinq à six six mille pour atteindre les Brotteaux, la Guillotière, Perrache ou Saint-Just... ces calculs sont certains... Gare donc à l'Hôtel-de-Ville, à vos riches magasins et à vos palais de Bellecour !... »

« On a dit qu'il était impossible de hisser ici des canons... Ignorance ou trahison ! il n'y a pas un flacré lyonnais qui ne puisse gravir la route qui serpente autour de moi... »

« Cette route, sillonnée chaque jour par des voitures de toutes sortes, est bien connue des deux Prussiens que j'ai vus ici il y a peu de temps, arpenter et dessiner tous les coins et recoins d'alentour (1). »

« A 600 mètres de moi — à vol de boulet — vous apercevez mon frère le Mont-Thoux ; à 900 mètres — même vol — c'est Verdun ; le premier me domine de 146 mètres, et il est surpassé à son tour par Verdun de quinze à vingt mètres... »

« A 1,000 mètres du Mont-Verdun — tous jours à vol de bombe — s'élève la montagne de Poleymieux... même hauteur que Verdun... »

(1) Historique.

Il n'en fut pas de même du père, un M. le comte le Prêtre de Châteaugiron, quelque gentilhomme de Bretagne, qui ne voulait pas mésestimer son nom à celui d'un général de la République française...

Il opposa son veto... Que faire ?...

Il fallut attendre l'âge que la loi détermine pour lever respectueusement l'obstacle au mariage.

Le moment désiré arriva... Agathe avait atteint sa vingt-et-unième année...

Rien ne s'opposait plus à une heureuse union...

Rien, croyez-vous ? Et la mort !...

Marceau montait, ce jour-là, un cheval fin, poil azezan, à cou de cygne...

Il avait le dolman et le pantalon de chasseur du 11<sup>e</sup> régiment, sans écharpe...

Il allait reconnaître la position et les forces de l'ennemi...

Sa physionomie était belle ; l'élégance de sa tournure, la distinction de ses manières, le caractère de ses traits, une franchise mêlée de sensibilité et de douceur, tout concou-

« Si l'on fortifie solidement ces trois sommets, jamais un Prussien ne me foulera aux pieds... »

« Or, à nous quatre, nous surveillons les rives de la Saône et toutes les routes, tous les sentiers qui, du Beaujolais, se dirigent sur Lyon et les rendons inaccessibles à une armée ennemie... Impossible de passer sous notre grêle de mitraille... »

« Alors, les Prussiens ne pourront attaquer Lyon que du côté de Bron... Que ce point soit donc aussi puissamment fortifié et que le courage des Lyonnais s'y déploie. Au besoin, on y lâchera le Rhône... »

« Durant le combat, on pourra me confier les femmes, les enfants, les vieillards... les plateaux sont assez vastes, et, au loin, derrière moi, il y a des collines fertiles et de grasses vallées... »

« Mais, au nom de la République, vite qu'on nous arme, qu'on nous hérise de mitrailleuses, mes frères et moi... »

« Sinon, malheur à la cité lyonnaise !... »

J'essayai de consoler le Mont-Cindre en lui disant que, sans doute, nos chefs et ingénieurs militaires attendaient, pour le fortifier, qu'une longue pluie leur octroyât le mérite de surmonter quelques difficultés !...

D'autre part, ajoutai-je, tu possèdes, ô Mont-Cindre, une statue de la Mère-Vierge !. Ne saurais-tu t'en contenter pour ta défense ?... Est-ce que celle qui domine Fourvières n'a pas su préserver Lyon des inondations, des pestes, de la misère, des guerres civiles et autres ?...

Mais, le Mont-Cindre, prenant ces paroles pour des plaisanteries, m'a interrompu pour continuer ses lamentations solitaires... Quand cesseront-elles ?...

Où en sommes-nous ?

Les cercles concentriques des baïonnettes prussiennes se rétrécissent de jour en jour autour de Paris...

Les uhlands commencent à se risquer dans Saint-Cloud, Meudon, Arcueil, Charenton, Joinville, Saint-Ouen, etc.

Les quartiers généraux allemands sont à Meaux, Brunoy, Fontainebleau, Bezou, Choisy-le-Roi...

Nos ennemis sont en nombre à Rueil, Nanterre, Bougival, Créteil, Saint-Germain, etc.

Chaque jour, de vifs engagements ont lieu à l'Île-Adam, Villejuif, Pierrefitte, le Bourget, etc.

Mais Paris, avec sa garnison de 400,000 citoyens, se rit de ces hordes d'esclaves...

De toutes nos villes assiégées, Strasbourg, Metz, Phalsbourg, Schlestadt, Verdun, Montmédy, Thionville, Longwy, de toutes ces vaillantes forteresses la petite ville de Toul seule a succombé après la plus héroïque résistance.

Tout annonce que Paris sera au milieu de son océan allemand comme le rocher que battent en vain les vagues déchaînées...

Au reste, Paris compte avec raison sur un héroïque effort de la France armée et vengeresse.

Tandis que Guillaume et son maître Bismarck comptent avec terreur leurs 450,000 cadavres, appellent leurs dernières réserves et voient le découragement envahir leurs troupes harassées, les fils de 92 se lèvent sur tous les points du territoire français... L'effort a révélé des ressources inespérées...

Tout compte fait, la République possède une armée de deux millions deux cent

rait à répandre sur Marceau un intérêt mystérieux...

Dans ce moment, l'action du combat, la chaleur du jour l'avaient coloré fortement.

Son regard était alors plein de feu, mais on y remarquait je ne sais quelle teinte de tristesse...

« Était-ce un présage ? »

Il avançait au petit pas de son cheval, rêvant, les bras abandonnés, comme un homme plongé dans une méditation profonde...

Un coup de feu part de derrière un arbre.

Marceau, atteint par une balle, sans prononcer un mot, tourne son cheval et se retire...

Ses forces l'abandonnèrent bientôt... Il n'avait qu'une pensée...

« Fais en sorte, disait-il au capitaine Souhait, que la troupe ne sache rien ; que le soldat ne s'aperçoive pas de cela... Je suis dangereusement blessé. »

Il fut obligé de se faire descendre de cheval...

L'action s'engage... Les grenadiers commencent un feu très-vif...

Le bruit de la blessure du général se répand çà et là...

soixante quinze mille hommes, dont près de la moitié de bonnes troupes ayant déjà servi.

Il faut y joindre nos gardes nationaux... De là, plus de quatre millions d'hommes à opposer à l'ennemi...

Mais il faut vite nous armer... Pour cela il faut de l'argent...

Or, partout se souscrivent des emprunts patriotiques, à Lyon, à Marseille, à Saint-Etienne, au Havre, à Bordeaux, etc., etc.

A l'heure qu'il est, la France toute entière est debout, et foulerait aux pieds un gouvernement, quel qu'il soit, qui parlerait de faire n'importe quelle paix avec ses barbares envahisseurs...

Chasser d'abord le Prussien, et l'on verra après...

Telle est l'unique préoccupation... Vaincre et vivre libre ou mourir !... Le manifeste qui suit indique parfaitement l'esprit actuel du peuple français...

Manifeste de la Ligue du Midi

POUR LA DÉFENSE DE LA RÉPUBLIQUE

Citoyens,

L'ennemi assiège Paris. Déjà toutes communications sont interrompues. Le gouvernement de la défense nationale, justifiant son titre, a voulu rester dans la capitale et partager ses périls.

A nous de voler au secours de nos frères. Il ne s'agit pas d'attendre l'ennemi, mais de former une armée régionale pour couvrir les villes du Midi et participer énergiquement au salut de la patrie.

Dans ce but, les départements de la vallée du Rhône viennent de créer une ligue du Midi pour la défense nationale de la République. Lyon en est le centre d'action, Marseille le centre d'organisation, et Toulon le grand arsenal.

Les départements compris dans la ligue sont : Bouches-du-Rhône, Rhône, Isère, Vaucluse, Drôme, Hérault, Gard, Var, Ardèche, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Alpes-Maritimes, Haute-Loire.

Cette confédération méridionale n'est pas un Etat dans l'Etat. Le Midi ne se sépare pas du reste de la France et de Paris : c'est au contraire pour les sauver, pour faire triompher la République, une et indivisible, qu'il a voulu grouper ses forces et préparer à l'armée de Paris de nouveaux renforts.

Loin de s'isoler, le Midi ne demande qu'à être imité et suivi.

Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, unissons-nous ; liguons-nous !

En avant l'armée du Rhône, l'armée de la Gironde, l'armée bretonne et l'armée du Nord !

Si par malheur Paris succombe, que la France soit debout pour venger Paris.

Puisse la Prusse, dans son orgueil, s'acharner à continuer une guerre fratricide et impie, plus de trêve, plus de merci !

Nous ne voulons pas d'une paix honteuse qui démembrerait la France et la ferait descendre de son rang.

La République française ne pactise ni avec les ennemis de la Liberté, ni avec les ennemis des peuples.

Nous n'avons pas voulu la guerre ; mais puisqu'on nous y force, nous sommes résolus à ne mettre bas les armes que lorsque la Prusse, épuisée par une lutte à outrance, sera obligée de s'arrêter devant nos suprêmes efforts.

Nous faisons un appel à tous les citoyens de la France.

Que dans les réunions publiques les plus dévoués et les plus courageux préparent le peuple à appuyer les efforts de la Ligue du Midi.

Que de ces réunions partent des délégués

Mêlée d'un accent de fureur, la douleur de ces braves soldats éclate par ces cris :

« Mourons pour le venger !... »

Deux fois l'ennemi tente de pénétrer, et deux fois il est repoussé hors de la forêt par le fer et les baïonnettes.

Marceau gisait sur la poussière, à l'ardeur d'un soleil brûlant, la face tournée vers l'ennemi, son cheval près de lui... il donnait des ordres avec tranquillité...

Une balle vient étendre mort à ses côtés un de ses soldats...

L'ennemi pressait de toutes parts... le danger croissait...

Alors Marceau :

« Mes amis, faites que je ne tombe pas entre leurs mains !... tuez-moi !... »

Il ne pouvait souffrir cette idée, que les ennemis de la République tinssent Marceau vivant...

Des cavaliers coupèrent des branches d'arbre pour en faire un berceau et le garantit du soleil... des grenadiers le chargèrent sur leurs épaules... Il se fit conduire ainsi dans les rangs pour donner ses ordres...

pour stimuler le patriotisme des populations et leur faire comprendre le péril.

Que les autorités civiles, militaires et administratives aient le patriotisme d'abdiquer toutes leurs prérogatives, causes de conflits regrettables ; qu'elles sachent bien que nous ne voulons pas nous soustraire à l'action du pouvoir central, mais au contraire l'aider par nos libres efforts, l'alléger par notre initiative.

Les autres régions imiteront l'exemple que leur donne le Midi.

Il y va du salut de la France et de la République !

Marseille, le 26 septembre 1870.

Les membres du comité de la Ligue.

Pour copie conforme :

Le secrétaire du comité, Albert BAUME.

LE GÉNÉRAL CLUSERET

J'ai vu le général Cluseret...

Il est grand... solide corpulence... large figure brune, moustaches noires, yeux ardents... Il y a dans tout cet homme énormément de feu, d'énergie, d'activité...

L'ambition doit le ronger jour et nuit.

Le compilateur Pierre Larousse, qui se pique d'être sérieux et bien informé, donne, dans son *Grand Dictionnaire*, une biographie assez détaillée...

Voici les points principaux :

Cluseret a quarante-sept ans : il est né, à Paris, en 1823.

Cluseret a fait ses études militaires à Saint-Cyr.

Cluseret s'est distingué en Afrique, en Crimée, en Italie, sous les drapeaux de Garibaldi.

Cluseret est parti pour l'Amérique en 1861, lorsqu'éclata la guerre de la sécession ; il fut attaché, en qualité de colonel d'état-major, au général Mac-Clellan.

Cluseret commanda quelque temps l'avant-garde du corps d'armée sous les ordres du général Frémont.

En 1862, à la bataille de Cross-Keys, Cluseret fut nommé général, pour bravoure et services signalés, par un brevet en règle délivré par Stanton, à la requête personnelle de Lincoln ; ce brevet a été vérifié en 1867 à Paris par le juge d'instruction de Gonet.

Cluseret a été blessé en 48 à Paris, puis en Crimée et en Italie.

En 1849, Cluseret a été mis en non-activité pour avoir exigé d'un général de division qu'il respectât la loi électorale et le scrutin secret.

Cluseret n'est pas seulement un brillant soldat et un officier instruit, c'est aussi un écrivain distingué.

Cluseret a écrit dans plusieurs journaux, entr'autres dans le *Phare de la Loire* et dans la *Démocratie* ; dans ses articles il apparaît comme républicain, démocrate et socialiste.

Cluseret a publié l'année dernière un ouvrage qui a obtenu un immense retentissement : *Armée et Démocratie*. Il y traite des armées permanentes et surtout des forces nationales, de leur organisation, éducation, instruction et administration ; les questions de manœuvres, de discipline, de justice militaire y sont traitées à fond.

Dans cet ouvrage, Cluseret se révèle comme un théoricien consommé, et sous les développements de la théorie on aperçoit très-nettement le chef expérimenté.

Voici un court extrait de cet ouvrage :

De l'instruction des forces nationales

Pour moi, je comprends l'instruction d'une façon toute différente.

Au lieu de prendre la mémoire pour point d'appui, j'aurais recours au bon sens et à la pratique.

le feu se soutenait avec force... douze pièces de canon juraient continuellement...

« Je souffre cruellement, dit-il... donnez-moi à boire. »

On lui présenta de l'eau...

L'ennemi fut repoussé...

Les grenadiers portèrent Marceau sur leurs épaules jusqu'à Wolmerade, à trois petites lieues du bois.

Il fut rencontré à quelque distance par le général Bernadotte qui s'était joint à lui sous ses ordres...

Marceau, lui prenant la main, lui dit :

« Nous ne nous reverrons plus... mais faites qu'avant que je meure, je ne voie pas nos troupes forcées à se retirer en désordre et à fuir devant l'ennemi... cette idée seule me tue... »

« Non, mon cher, répondit Bernadotte, vous n'aurez pas ce chagrin... tant que vos troupes seront sous vos yeux, elles se défendront avec courage... Soyez tranquille, la retraite se fait avec ordre. »

L'arrière-garde se battit pendant toute la marche. Marceau, qui la commandait en per-